

VENTE EN GROS DU **Père Peinard**

11 rue du Croissant — PARIS

LA RÉVOLTE, communiste-anarchiste
Hebdomadaire, Supplément littéraire tous les quinze jours.

L'ATTAQUE, organe anarchiste
Hebdomadaire — 5 centimes le numéro.

LE DRAPEAU NOIR, organe anarchiste
Paraissant tous les quinze jours — 5 centimes le numéro
58, rue du Moulin Saint Josse ten Noode
Bruxelles (Belgique)

Adresser toutes les correspondances concernant le **PÈRE PEINARD** au nom de l'Administrateur, 16, rue du 4-Septembre — Paris.

Les nouveaux abonnés recevront gratuitement tout ce qui a paru du **PÈRE PEINARD**.

WBIL, impr. spécial du *Père Peinard*, 120, r. Lafayette, Paris

30

DEUX RONDS 15 Septembre 1889

LE PÈRE PEINARD

RÉFLECS D'UN GNIAFF



Abonnements :

Un an, 6 francs.
6 mois, 3 francs.
3 mois, 1 franc 50.

Un numéro tous les dimanches

Bureaux : 16, Rue du 4-Septembre, Paris

Ousque nous allons ?

Eh bien, nom de dieu, foi de Peinard, je n'ai jamais vu un méli-mélo pareil. Si je comprends goutte à tous les farfouillages électoraux, je veux être pendu !

Dans toutes les autres foires électorales, on savait à quoi s'en tenir : les candidats avaient tous une veste de couleur différente, — sous cette veste y avait de la pourriture, turellement, — mais comme ce qu'on regarde dans ces occases, c'est l'étiquette, (et pas le dessous); eh bien on était à peu près fixé.

Le Cu-néo d'Ornano était badingueusard, Cassagnac était son compère — Joffrin était ouvrier mécanicien, — Massard Emile, l'inventeur du demi quarteron d'anarchos, était guesdiste, — Ernest Roche le bordelais, était un blanquo, etc., etc. J'en finirais pas, si je voulais botter le cul à tous les salopiots, à qui l'ambition a fait tourner casaque.

Aujourd'hui tous ces types forment une ragougnasse dégoutante : le Cu-d'Ornano est républicain *rallié*, (comme dit le clown Rochefort), Cassagnac et un tas de crapules de sa sorte se font passer pour des purs démoc-soc, — Joffrin est ferryste, — Massard est boulangeux, — il sera même tout ce qu'on voudra, pourvu que ça rapporte, — Roche lui emboîte le pas, etc., etc.

Nom de dieu, je trouve ça tout à fait dégueulasse. Certes, je n'en suis pas épaté : foutre non ! y a longtemps que je m'attendais à voir tous ces grignoteurs se tourner du côté où souffle le vent : Ils ne demandent qu'une chose : bouffer à gueule que veux-tu, sans en foutre un coup.

Ça prouve tout simplement une chose : c'est que le populo ne coupe plus dans les ponts qu'on lui poussait dans les temps anciens. Les belles paroles, les phrases ronflantes, les affiches avec leurs proclamations esbourifantes ne l'emballent plus.

Il a vu que tout ça c'était pour la frimè. Il sait que les tartines pleines de beurre qu'on lui promettait n'étaient qu'un hameçon, garni pour le piper. Et maintenant il s'en fout ! à ceux qui lui gueulent dans les oreilles les grands mots de *liberté*, de *république*, de *progrès* et tout le diable et son train, il tourne le dos.

Voyant ça, les salopiots ambitieux se sont dit : « puisqu'il y a plus moyen de moyenner avec les vieilles rengaines, essayons d'autre chose. »

Ils ont la langue bien pendue, ont autant de bagout qu'un robinet, et en profitent pour doucher les copains qui sont assez simples pour aller les écouter. Les vieilles balivernes n'étant plus de saison, ils ont emfourché d'autres dadas.

Ceux-ci gueulent : « A bas le césarisme ! » Les autres répondent en face : « Revision-Constituante ! »

Tout ça c'est des mots ! On les a sortis parce que les anciens étaient usés, — de ceux-ci il ne sortira

rien de rien, comme des autres : Seulement on aura gagné du temps ; pendant qu'on parle de ça, le populo ne pense pas à autre chose.

Si nous étions tout à fait marioles nous les laisserions se manger le nez. Ils sont les chefs, qu'ils en supportent les conséquences : désormais le populo doit faire se battre les chefs entre eux — lui comptera les coups.

L'emmerdant, c'est que nous avons pris un tas d'habitudes idiotes : Nous avons le respect des grosses légumes, — même quand ces navets nous tirent des carottes !

On nous a foutu dans la caboche que rien ne marcherait s'il n'y avait cette fripouillerie de gobeloteurs qu'on appelle gouvernants. Nous croyons que c'est ces chenapans qui font la pluie et le beau temps, — que sans eux on ne pourrait même pas bouffer sa soupe.

C'est ça qui est idiot ! C'est nous qui les nourrissons, et nous sommes assez moules pour gober que c'est eux qui nous donnent la becquée. Vrai, c'est surpassant !

On se fait une idée trop gigantesque de la mécanique gouvernementale. Elle n'est pas d'aplomb du tout ; si nous voulions nous pourrions la foutre en l'air comme rien. Pas même besoin de se bouger, — y aurait tout bonnement qu'à refuser de nous laisser plumer davantage.

Le gouvernement nous dit de voter : Ne votons pas !

Le gouvernement nous dit de payer l'impôt : Envoyons-le à l'ours avec son impôt !

Le gouvernement nous dit d'être soldats : Restons chez nous !

Le gouvernement nous dit de payer la rente, le terme et tout le diable à quatre : Ne payons ni rente, ni terme !

Le gouvernement nous dit de travailler pour des patrons : travaillons pour notre compte !

Le gouvernement nous dit de saluer les gardarmes, les sergots, les gardes champêtres et toute la jean-foutrierie : Bottons le cul à tout ça !

Alors, mes amis, vous verriez ce fameux gouvernement qui se croit solide sur ses pattes comme pas un, — oui, foutre, vous le verriez crever comme un chien !

De sorte que sans même lever le petit doigt, sans même sortir de notre pieu, nous nous serions débarrassés de toute la vermine sociale qui nous dévore !

Ceci prouve qui y a rien de plus simple que d'escorifier la bande gouvernementale, un peu de poil, et ça y sera !

LA RÉUNION DES COPAINS

La seconde et dernière réunion des bons bougres de tous les patelins a eu lieu dimanche dernier, dans la même turne que précédemment. Elle a été tout aussi chouette que la première.

Un copain a posé la question de savoir ce que l'on foutrait si nos cochons de gouvernants nous amenaient une guerre. Dame ! ça c'est dans les choses très possibles ; quand les potentats sentent que le terrain branle sous leurs pattes, ils emploient n'importe quel truc pour monter le coup au popolo afin de l'empêcher de se révolter. C'est comme ça qu'a fait Badingue en 70 ; seulement ça ne lui a pas réussi.

Le copain en question a déclaré qu'on serait bien culs d'aller se faire casser la gueule pour un tas de types qui se foutent carrément de nous. Ah ! mille millions de bombes ! nous voyez-vous en train de nous embrocher avec de pauvres prolos comme nous, Alboches ou Macaronis, pendant que Sadi-Carnot, Bismarck et Crispi se feraient des politesses et attendraient, le dos au feu, le ventre à table, que la paix soit rétablie pour aller trinquer ensemble comme de bons compères.

Quoi donc, foutre, que nous irions défendre, nous qui ne possédons rien ? Aller défendre les mines à Schneider, les milliards à Rothschild ? Soupé.

Délivrer l'Alsace et la Lorraine ? Mince de cadeau que nous leur ferions aux Alsaciens-Lorrains de leur coller des gouvernants comme Constans et Rouvier ! Ils nous répondraient bientôt : « Gardez vos punaises pour vous Gouvernés et « exploités par des Alboches ou des Français, c'est kif-kif. « Sachez vous délivrer, avant de parler d'aller délivrer les « autres. »

C'est pourquoi, a dit le copain, au lieu de nous manger le nez, nous qui sommes tous frangins de misère et qui avons les mêmes idées dans la caboche, nous devons tout simplement foutre en l'air la vermine qui nous gruges.

D'autres copains sont revenus sur la question du vol et, dame, on a discuté avec animation.

C'est que nous avons tous plus ou moins dans la caboche un tas de préjugés dont on nous a farcis, afin que nous nous nous laissions tondre plus facilement.

On salue bien bas, le jean-foutre qui a chapardé des mil-

lions en collant sur la paille des centaines de familles et on traite de scélérat le crève-la-faim qui barbottera la montre du premier. Le Père Peinard, lui, pense tout au contraire : il aime bien mieux voir ce pauvre bougre se rebiffer et marcher sur la loi faite uniquement pour les richards que d'aller s'humilier et mendigoter au flibustier bourgeois.

Quant au vol entre copains dans la purée, le Père Peinard trouve que ce n'est pas précisément la même chose. Nom de dieu ! autant il aurait de plaisir à foutre en l'air la Société bourgeoise, autant il lui répugnerait d'aller retirer le pain de la bouche à un frangin. Mais la vraie coupable c'est notre garce de Société bien plus que les pauvres diables qu'elle torture et avachit.

En somme, l'opinion des copains a été qu'il fallait se dépouiller de toute cette sentimentalité vieillarde et de ces bons dieux de principes à outrance qu'on se forge soi-même pour se lier les pattes et qui, tant de fois, ont conduit nos paternels à la défaite.

On s'est séparé en se servant fraternellement la cailler, en se promettant de lutter sans trêve pour amener une Société plus bath et en gueulant en chœur :

« Vive la sociale ! Vive l'anarchie ! »

L'AFFICHE DU PÈRE PEINARD

Je fous ci-dessous l'affiche au Populo. Les copains qui en ont demandé les recevront illico. Ceux qui n'auraient pas reçu par hasard leur petit baluchon dimanche, n'auront qu'à réclamer, — je dis ça en cas d'oubli.

Quant aux copains qui en voudraient qu'ils se pressent, s'ils le veulent ils peuvent donner le nom du candidat pour la frime, on le leur collera tout de suite dans le bas.

Le prix est toujours le même : trente sous le cent.

Je ne reviens pas sur le truc des déclarations de candidats;

seulement je préviens les aminches qu'ils n'ont que jusqu'au 17 du mois pour le faire.

Le Père Peinard au Populo

Ouf ! nom de dieu ! les voici venir ces fameuses élections ! Qu'en sortira-t-il ? Du vent ! Malheureux nous sommes, malheureux nous resterons. Volés par les patrons, écorchés par les gouvernants, c'est notre sort.

D'où sortent-ils ces jeanfoutres qui veulent faire notre bonheur, et poussent comme des champignons dans la saison des élections ? Faut être fourneau, pour gober qu'un député va s'occuper des affaires du Populo : Elu, il se fout de nous comme de l'an 40 : en fait de bonheur, il fait le sien.

Ouvrons l'œil, nom de dieu, ne nous laissons pas pincer aux blagues des candidats ; aucun de ces salops ne vaut la corde pour le pendre :

Royalistes, badingueusards, boulangistes, opportunards, radicaux ou socialistes ambitieux, nous la font à l'oseille ! Choisir dans cette fripouillerie multicolore ? Oh ! là là, non ! C'est tout du même tonneau !

Soupé de tout ça ! Des gouvernants nous avons plein le cul. Y a des types qui disent : Par quoi remplacer le gouvernement ? — Pauvres amis ! C'est comme s'ils disaient : Quoi foutre à la place des loups que des gas solides ont assommés ?

Toutes les lois sont faites contre nous : elles nous tondent par l'IMPOT, nous saignent par la CONSCRIPTION. C'est demander la lune que d'exiger des lois utiles au populo. Toutes n'ont qu'un but : protéger les curés, les fonctionnaires, les proprios, les patrons : tous ces cochons sont gras de notre misère !

Assez des fumisteries politiques ! Ce qu'il nous faut, c'est la boustifaille, le logement, le vêtement, — pour les petits comme pour les grands ! Voilà qui est plus sérieux que la couillonnade du Vote.

CE QU'IL FAUT AUX PAYSANS, C'EST LA TERRE ! Il est temps de foutre la fourche aux fesses des rentiers et des

richards des villes, qui mangent le blé que les bons bougres ont semé.

AUX OUVRIERS, IL FAUT L'USINE ! Nous sommes assez marioles pour turbiner sans singes.

Ce n'est foutre pas le vote qui nous donnera ça : voter c'est une blague infecte. C'est par la force que nous ferons dégorger les richards : la Révolution s'avance dare dare, soyons à l'œil pour ne pas la laisser escamoter comme les précédentes par les tripoteurs de la politique.

Vive la Sociale ! Vive l'Anarchie !

Grâce à la vache de loi contre les candidatures multiples, il me faut truquer pour placarder mes affiches sans timbre. Un copain se fout candidat pour la circonstance, — c'est un bon type, — malgré ça, ne votez pas pour lui, élu il roulerait le Populo comme le premier bourgeois venu. De même qu'une bath fille saine se pourrit en entrant dans une maison de tolérance, — de même un bon bougre se pourrit en entrant à la Chambre des Dépotés.

LE PÈRE PEINARD.

POUR TROIS RONDS

Nom de dieu, n'y a plus moyen de les compter les crapuleries des enjuponés. Faudra leur faire payer en bloc toutes leurs saloperies. Pour sûr qu'ils n'y couperont pas.

Ces vaches-là viennent-ils pas de condamner à un an de prison un pauvre bougre qui, ayant pris à l'étalage d'un épice-mard, trois tablettes de chocolat d'un sou, s'était, comme un couillon, laissé prendre lui-même.

Un an, vous entendez bien les aminches, 365 jours à la file, enfermé dans une de ces monstrueuses boîtes qui déshonorent l'espèce humaine et qu'on fera sauter bientôt, mille bombes, — et sur la porte desquelles on peut lire en attendant l'affreuse blague : Liberté-Égalité-Fraternité.

Nom de dieu, faut-il que ces pourritures de gouvernants

aient un toupet de cochon pour parler de *liberté* et vouloir forcer les pauvres bougres à crever de faim ! Mais nom de dieu, sales voleurs, la première des libertés, c'est celle de bouffer quand on en a envie ; et quoique les prolos aient plus de cœur et d'intelligence que vous, leur estomac n'en est pas moins construit comme le vôtre. Pourquoi, mille bombes, que c'est seulement ceux qui n'ont jamais rien foutu de leur putain de vie qui auraient le droit de se les caler.

Ces chameaux de bourgeois ont aussi le toupet de nous parler d'*égalité* ! En voilà un comble difficile à digérer par exemple. Je ne suis pas fort sur les mathématiques, à l'école j'ai jamais appris que les 4 règles, mais, nom de dieu, deux et deux font quatre, je le sais bien, foutre !

On ne me retirera pas de la caboche que si on fout un an de prison à un type qui a volé trois ronds, il faudrait condamner Rothschild à des siècles et des siècles. Vivrait-il plus longtemps que Mathusalem son aïeul, il ne pourrait pas purger toutes les condamnations qu'il mérite pour avoir barboté des millions et des millions.

Mais, lui, il n'y a pas de deuil, on ne l'arrêtera pas : les juges, les gendarmes, les geôliers sont là pour le défendre, lui et ses pareils. Les tribunaux, c'est fait pour les pauvres bougres qui s'emparent de ce qui leur est nécessaire ; mais ceux qui ont tout à gogo, ceux-là peuvent grincer tant qu'ils veulent, entasser des fortunes représentant la vie de plusieurs milliers de prolos, — il n'y a pas de danger qu'on les dérange.

Aussi, il est temps que les purotins se remuent un peu, mille bombes. Surtout, faut tâcher de pas se faire coffrer pour trois ronds. La Sociale vient, nom de dieu, et pour la faire, on ne sera jamais de trop. Y en a des tas et des tas de types qui cherchent à boulotter ; eh bien, mille bombes, on s'arrange à plusieurs, on joint l'énergie des uns à l'initiative des autres, on fait les choses en grand, quoi ! Et si les cagnes font les malins, on se rebiffe et on leur dit merde.

Faut plus qu'on dise que le populo est avachi. Allons, les copains de purée, il s'agit de boulotter d'abord. Après, on

avise aux moyens de se procurer les petits instruments avec lesquels on se débarrassera en douce des gouvernants, des gendarmes et des geôliers, sans oublier leurs turnes et les prisons, nom de dieu.

Alors, les aminches, tout se passera entre bons bougres, et on n'aura pas besoin d'écrire : « Fraternité » sur les murs. Ce sera bien plus chouette dans la pratique.

A LA CLOCHE DE BOIS

Nom de dieu, les copains viennent de me raconter une histoire bougrement chouette.

Il s'agit d'un déménagement à la cloche qui vient d'avoir lieu à Montmartre, rue Bachelet.

Et pas la nuit comme auraient fait des péteux : non, foutre, en plein jour, carrément, par un beau soleil.

Le proprio auquel on a fait le tour est un muffle bien dégoutant : jugez-en.

Son locato, malade et manquant de turbin, n'avait pu abouler que la moitié du terme précédent.

Or le proprio était, comme la plupart de ses congénères, un gros bonnet de l'Assistance publique. Qu'a-t-il fait, le salop ? Il obtient pour son locato un secours de 45 balles (juste le montant de son demi-terme) et au lieu de remettre la galette au pauvre bougre, il lui colle simplement la quittance acquittée de son loyer et garde la galette pour lui, en disant : « Nous sommes quittes. »

Hein ! était-ce assez cochon ?

Avec des secours de ce genre-là, le pauvre bougre ne pouvait vite se rétablir. Aussi pour ce terme-ci était-il encore en retard : il ne pouvait en abouler que la moitié, mais comme le vautour ne pouvait recommencer le coup de l'assistance publique, il a refusé net.

— Ah ! c'est comme ça, mon jean-foutre ! s'est dit alors le

locato indigné, eh bien, tu peux te fouiller, tu n'auras rien du tout.

Et le voilà allant chercher des copains. Des gaillards d'attaque, nom de dieu ! qui se torchaient le cul du proprio, du pipelet et des sergots. Et, en plein jour, ils y sont allés carrément.

Le pipelet court alors chez le quart-d'œil, mais celui-ci qui n'y pouvait rien, et craignant peut-être d'écopper, n'a voulu se mêler de rien. Que faire ? la pipelette ferme alors la porte. Eh bien, on s'en fout : les camaros ont apporté des cordes et descendent les meubles par la fenêtre.

C'était rudement bath : il y avait des milliers de types tant dans la rue qu'aux fenêtres, qui regardaient en rigolant de la gueule que ferait le proprio.

CHEZ LES ANGLICHES

La grève des ouvriers de Londres va toujours. Les types se balladent dans les rues, tiennent des meetings épatants sur les places — et c'est tout !

Y a pas, quand une grève se trainaille comme ça pendant des semaines, on peut être sûr nom de dieu, que ça finira en eau de boudin.

Pour que ça marche carrément, faut que les bons bougres foutent les pieds dans le plat dès le premier jour. S'ils lambinent, s'ils se laissent mener en bateau par leurs chefs, s'ils acceptent de discuter avec leurs singes, tout est foutu !

On a beau faire des souscriptions épastroillantes, recevoir de la galette de droite et de gauche, à quoi ça avance ? D'où sort-elle cette galette ? De la poche des purotins, toujours.

C'est eux qui se saignent à blanc pour soutenir leurs copains de misère. Ça fait que forcément un beau jour se trouvant tout-à-fait à cul, les types doivent baisser la tête et rentrer chez leurs patrons, couillons comme la lune.

Faut agir autrement, nom de dieu, quand on a des chamaileries avec les patrons ! Les bons bougres qui se foutent en grève doivent d'abord bien se fiche dans la caboche que la grève c'est une guerre.

Par conséquent, les types qui se foutent en guerre doivent, primo, s'occuper du ravitaillement ! Des soldats qui ont le ventre vide n'ont guère de nerf pour se foutre des coups.

Deuxiémo, quand on est en campagne, on soulève à l'ennemi tout ce qui vous tombe sous la patte. On ne s'en prive pas de lui chaparder des vivres, des frusques, tout le diable et son train ! A la guerre comme à la guerre, nom de dieu.

Si on veut remporter la victoire, faut user de tous les trucs possibles ; qui veut la fin, veut les moyens ! Y a que ça de vrai, mille bombes.

*
**

Et voilà foutre, ce que je reproche aux angliches, c'est quand ils voulaient, *la fin* — c'est-à-dire quand ils voulaient foutre à cul leurs patrons — de n'avoir pas employé *les moyens* de réussir.

Il leur fallait boulotter, et pour ça, pas besoin d'attendre après ces cochonnes de souscriptions qui toujours sortent de la poche des décheux.

Y a des grandes turnes à Londres comme à Paris, c'est là qu'ils auraient dû aller tout de go. C'eut été très roublard : un truc de bonne guerre.

Mais voilà le populo de là-bas ne s'est pas encore assez foutu dans la caboche que personne au monde ne peut l'empêcher de bouffer. Il se ballade dans les rues et croit avoir fait quelque chose d'épastrouillant.

Enfin ça viendra, nom de dieu, les angliches vont être roulés ce coup-ci — pour moi ça ne fait pas un pli, à la prochaine occase ils iront plus carrément, car ils se souviendront qu'il ne sert de rien d'être calmes et inodores.

BABILLARDES ANTI-VOTARDES

Eh bien, les copains, la blague va recommencer. Nous allons revotailier pour un tas de salops, qui une fois qu'ils seront dans la grande maison des amputés, se refoutront comme les anciens à nous fabriquer des lois.

Merde ! J'en ai assez de ces sales types, qui une fois qu'ils ont eu de nous ce qu'ils voulaient — des bouts de papiers en leur faveur — se foutent de notre poire ; faut voir à ce que ça change, nom de dieu !

Vous, les coteries, avez-vous besoin de galeux pour rifler, limer, enfin faire le bouleau ? — Non.

Eh bien, pourquoi que ce gnasse de patron ne foutrait rien de la journaille, pendant que je turbinerai ?

Et puis, pourquoi donc que cette vache de proprio viendrait simplement palper sa galette au terme ? Est-ce que c'est lui qui a fait la boîte ? — Non ! Pourquoi que je lui donnerais mon pognon à ce coco-là ?

Oui, le singe ne fout rien, et il est gras comme une grosse vache — moi, je suis plat comme une limande. Le proprio ne fout rien et il se ballade, se la coule douce — pendant que les mômes et la femme crèvent de faim.

Nom de dieu, faut que ça finisse tout ça. Faut nous débarasser de toute cette vermine par un grand trimbalement. Une fois que nous aurons balayé la place, y aura de l'air pour tout le monde : Nous nous arrangerons entre nous pour faire nos petites affaires.

Pour finir, les camaros, ce qu'il y a, c'est ceci : Il faut envoyer à l'ours les patrons et les gouvernants. Y a pas de boniment dans mon truc, c'est simple comme bonjour.

Aussi bien, quand les députés seront rentrés dans leur turne, on pourrait aller les dégotter et d'un coup de pied dans le cul les faire sauter par-dessus le pont de la Concorde.

Qu'en dites-vous, les camaros ?

LA COTERIE.

Brest, 9 septembre 1889.

Mon vieux Luron,

Faut que je te donne de nos nouvelles.

Dimanche, 8 septembre, quelques camaros et moi avions organisé une réunion. Cinq cents personnes environ avaient appliqué à notre invite.

Le compagnon Mouret prend le premier la parole et *maltraite* énergiquement le siffilage universel ; il empoigne ensuite un à un les futurs fantoches collés — en papier — sur les murs de la ville, tombe à bras raccourcis sur le système parlementaire, sur le patriotisme et toutes les autres rengaines bourgeoises, et préconise, turellement, l'abstention.

Le frangin Gouzien lui succède et dégoise une tartine qui n'est pas en faveur de la bourgeoisie ni de nos sales institutions. Il fait l'exposé et le développement des théories anarchistes qui sont bien comprises et bien accueillies.

Les deux compagnons ont été si chaleureusement applaudis que les rares bourgeois accompagnés de leurs roussins qui étaient là crevaient de peur dans leur redingote. Dam ! ils ont aperçu un brin la colère de Populo.

Distribution à été faite sur toute la ligne de brochures anarchistes de *Père Peinard*, de *Révoltes*, d'*Attaque* et de *Grèves d'Electeurs*.

Cette journée nous fait espérer que puisque aux élections dernières des Conseils généraux, nous avons, par notre propagande, réduit le nombre d'inscrits à *un sixième de votards* il ne restera plus pour voter, le 22 septembre, que les plats valets de la bourgeoisie et la bourgeoisie elle-même.

UN COPAIN.

LE MUSÉE DES HORREURS (N° 7)

Pour changer la question, je demandai au copain ce qu'il y avait derrière une grande draperie qui formait, au fond du musée, un compartiment spécial.

C'est là, me répondit-il, que se trouvent les reliques du dix-neuvième siècle.

Une époque bien curieuse ! Les hommes avaient déjà fait de grands progrès dans toutes les sciences. Ils avaient des chemins de fer, des télégraphes, des phonographes, des téléphones, certes infiniment moins perfectionnés que ceux d'aujourd'hui mais c'était toujours un commencement.

Grâce aux machines, il y avait dix fois plus de produits que l'on en pouvait consommer et, à côté de cette abondance, le plus grand nombre des hommes étaient malheureux, beaucoup mouraient de faim, parce que tout était accaparé par une poignée d'individus qui avaient persuadé aux autres qu'il ne fallait toucher à rien. Et les autres, qui, par leur travail, avaient tout produit, étaient assez bêtes pour tout abandonner à ceux qui ne faisaient rien.

— Nom de dieu ! que je fis en moi-même tout interloqué, mais c'est l'histoire de ma cochonne d'époque que le copain me raconte. Qu'est-ce que ça veut bien dire, foutre ?

J'allais lui en toucher un mot, mais je me retins. car, au fond, j'étais honteux d'avoir vécu, dans une pareille saloperie de Société. J'étais humilié comme un honnête homme à qui Constans foutrait une poignée de main.

— C'est chose bien curieuse, continua mon compagnon, que cet abaissement et cette misère de la masse au milieu de la civilisation du dix-neuvième siècle. Pour l'empêcher de se révolter, ses exploiters avaient réussi à lui persuader que, toute malheureuse qu'elle se trouvait, elle était souveraine. De même qu'auparavant des imposteurs distribuaient aux naïfs des pains à cacheter en leur disant qu'ils mangeaient leur Dieu, de même, à l'époque dont je te parle, d'autres charlatans prodiguant les promesses, se présentaient devant le peuple qui désignait, au moyen de petits carrés de papier, par lesquels de ces charlatans il voulait être opprimé et volé. Cela se nommait le *suffrage universel* et les individus qui avaient la joie de choisir eux-mêmes leurs bourreaux s'appelaient le *peuple souverain*.

Nom de dieu ! je ne savais plus si c'était du lard ou du cochon : il me semblait que je rêvais tout éveillé.

Cependant, tout en jaspinant. Nous étions entrés dans la tourne où se trouvaient les reliques du dix-neuvième siècle comme disait mon guide. Les bras faillirent m'en tomber.

La première chose qui frappa mes quinquets ce fut des mannequins costumés en soldats présentant les armes à un type couvert de décorations qui, monté sur un cheval noir, prenait un air dur et fier. Il me sembla reconnaître la gueule de Barbenzingue.

— Celui-ci, me dit mon guide, a été de son temps un général, puis un ministre et finalement un chef d'Etat. Il a fait massacrer plus d'individus qu'il n'avait de cheveux sur la tête. Regarde derrière lui ces hommes en robes rouges, violettes ou noires qui se courbent en l'acclamant. Regarde aussi cet autre drapé dans une redingote et porteur d'énormes favoris : après avoir été l'ennemi le plus acharné de ce potentat, alors que celui-ci n'était pas au pouvoir, il est devenu son homme à tout faire et son premier ministre comme on disait dans ce temps.

— Mille tonnerres ! gueulai-je, mais c'est Ferry !

Et sans réfléchir que j'avais affaire à un simple automate, je te lui allonge sur la gueule un coup de poing à foutre bas un taureau.

Au même moment, voilà le mannequin qui remue les jambes, les bras et qui se met à gueuler :

« Mon honneur... ma conscience... les principes que j'ai toujours professés... trois cents millions... pots-de vin... l'expédition du Tonkin... psitt... psitt .. candidature... crac. »

(A suivre)

PETITE POSTE. — M. Garrabit. — R. Pamiers. — B. Toulouse. — Angers. — B. Romans. — C. Véron. — R. Valence. — M. Bourges. — L. Tours. — M. Armentières. — G. Mustapha. — C. Agen. — B. Bruxelles.

L'imprimeur-Gérant, WEIL,
mp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette. — Paris.